

père. Comment va-t-il ? Ne remarque-t-on sur sa physionomie aucun signe de chagrin intime ?

Tout allait bien jusque-là pour les amoureux ; mais de nouvelles épreuves leur étaient réservées, à bref délai.

XXXVII

A la Nouvelle

Huit jours après sa dernière entrevue avec sa famille, Jordanet était embarqué sur la "Danaé", en partance pour la Nouvelle-Calédonie. Il faisait partie du dernier lot de condamnés que la justice française expédiait à Nouméa.

En franchissant la passerelle du navire, il manqua défaillir ; c'était fini pour lui ; pendant vingt ans, des milliers de lieues le sépareraient de sa femme et de ses enfants. Instinctivement il retourna la tête. Mais ceux qui montaient derrière lui le poussèrent. On lui fit descendre des passerelles ; on le fit entrer dans une sorte de grande cellule grillée ; ce fut tout.

Ces choses-là passaient dans sa tête comme autant de rêves. Le moment de lucidité qui lui était venu était déjà évanoui. Isolé, silencieux, il s'assit par terre, tout au fond de la cale où les forçats étaient parqués. L'obscurité le protégeait. On ne faisait pas attention à lui. Devant la grille, des factionnaires, fusil à l'épaule, montaient la garde.

Le lendemain, il y eut au-dessus de lui un grand remue-ménage. Il sentit un balancement très doux, presque rythmique. La "Danaé" avait appareillé, venait de lever l'ancre, partait, quittait la rade, entraînait en pleine mer.

— Nous sommes partis ! cria-t-on autour de lui.

Un autre dit :

— En voilà pour près de deux mois à nous serrer les coudes, dans ce trou aux rats, dans ce nid à caméléons.

Où allait-on ? on l'avait dit à Jordanet. Le pauvre homme avait la tête si faible qu'il ne s'en souvenait plus. Il demanda :

— Est-ce à la Guyane ou en Calédonie ?

Les forçats se mirent à rire. Ils se moquèrent de sa "trouche".

— A la Nouvelle, mon vieux, à la Nouvelle ! ...

Il remercia et redevint silencieux.

Tous les soirs, on sortait les condamnés sur le pont, par séries, pour leur faire prendre l'air. Ils fussent morts de fièvre et de fatigue, dans le fond. Autour d'eux, l'immensité bleue.

Un jour, Jordanet, gardé plus étroitement que les autres, son mutisme obstiné faisait craindre quelque acte de révolte ou de désespoir, Jordanet, pris d'une sorte d'accès de folie, échappa aux gardiens, s'élança par-dessus les bastingages et tombe dans la mer. Il disparaît. Un émigrant qui s'en allait courir les aventures dans la colonie et y acheter une concession, vit ce corps rouler deux ou trois fois sur lui-même le long des flancs de la frégate et disparaître dans les flots qui n'en furent même pas troublés. Il avait reconnu un forçat.

— Pauvre diable ! murmura-t-il, faudrait peut-être mieux le laisser... c'est un désespéré... peut-être un repentin... Il va chercher le repos...

Et dans la même seconde, une autre réflexion :

— Cet homme-là ne cherche pas à fuir... puisque nous sommes en pleine mer... il cherche la mort... donc il n'est pas complètement mauvais... alors... ma foi, tant pis !

Et comme il nageait comme un poisson, il piqua une tête, du haut du pont, dans toutes les règles de l'art. Le branle-bas était donné sur le navire. Déjà un canot était détaché. Des matelots, en même temps, jetaient des bouées, des cordages, et la "Danaé" stoppait. On vit bientôt revenir l'émigrant, soufflant comme un phoque et ramenant le corps inanimé du forçat. On les hissa tous deux sur le pont. On leur prodigua des soins.

— Moi, c'est inutile, dit le sauveteur ; je vais me rhabiller. C'est tout.

Jordanet était évanoui. Il fut aisé de le faire revenir à lui. Quand il comprit qu'il était sauvé, lui qui, pendant quelques secondes suprêmes, avait cru que c'était fini, en se sentant entraîné dans les profondeurs, il se mit à pleurer comme un enfant. Et l'émigrant revenant à ce moment-là :

— Ah ! monsieur, dit-il, pourquoi m'avez-vous sauvé ?

— Ma foi, j'ai hésité, je l'avoue...

— Hélas !

— Vous n'avez donc ni femme ni enfant ?

— Une femme et quatre enfants.

— Eh bien, fit avec philosophie l'émigrant, gros et solide paysan à la carrure énorme, au yeux décidés, malins et doux ; eh bien, mon brave homme, n'oubliez jamais ce que je vais vous dire " Tant

qu'on vit, il y a de la ressource ! Quand on est mort, c'est pour longtemps !

Et il se mit à rire, afin de rendre du courage à Jordanet.

Le condamné fut reconduit auprès des autres. La surveillance, désormais, fut encore plus étroite autour de lui. La résignation ne venait pas. Le désespoir restait intense, irrémédiable... Et la vie s'écoulait, les jours succédaient aux jours, sans qu'il y prit garde.

Ce ne fut que le cinquantième jour après le départ de la "Danaé" à Toulon que, dans la brume lointaine, fut enfin signalée la Nouvelle-Calédonie.

Jordanet se trouvait sur le pont, c'était son tour de respirer autre chose que l'atmosphère empestée, surchauffée, fiévreuse de la cale où s'empoisonnait lentement, depuis près de deux mois, ce bétail humain.

Quand il comprit que l'île d'esclavage était en vue, il eut un grand coup en plein cœur ; au contraire des autres forçats, il eût voulu rester toujours sur ce bateau qui venait de France, qui était un peu de la terre natale, un peu de la patrie encore, malgré tout ce qu'il y avait souffert.

Là-bas, c'était fini.

Lorsqu'il aurait quitté la "Danaé", lorsque ce frère lien n'existerait plus, c'était bien la lourde chaîne du forçat qui l'enfermerait, lui, l'innocent et brave homme... plus lourde que toutes les chaînes de fer qui brisaient les membres des forçats des anciens bagnes de Toulon et de Brest. Enfin, la "Danaé" entra dans le port de Nouméa.

Le lendemain, Jordanet était interné dans le pénitencier de l'île Nou.

Nous passerons rapidement sur les premiers temps de son exil ; il fut mis, comme ses compagnons, à des travaux de toute sorte, d'abord dans l'intérieur même du pénitencier ; ensuite au dehors, employé à des travaux d'utilité publique.

Il fraya peu avec ses compagnons, restait poli et complaisant, évitait toute intimité. Sa sauvagerie et son mutisme n'avaient pas changé. Mais comme il était très doux et très discipliné, les surveillants l'avaient pris en amitié.

On l'envoya ensuite avec d'autres, dans les mines de nickel exploitées par un riche Américain. Il y resta six mois, et brusquement le travail d'exploitation s'arrêta et Jordanet fut remis aux ateliers du pénitencier. Il n'avait pas de préférence. On pouvait l'employer à tout. Il travaillait à n'importe quelle besogne avec la même résignation.

Une année se passa ainsi. Pais, un jour, il se hasarda à solliciter auprès de l'administration son envoi à la presqu'île Duclos. Il y fut transporté trois jours après.

Lorsqu'il reçut cette nouvelle, le surveillant en veste bleue et en pantalon blanc qui la lui communiquait ne vit pas l'éclair de joie qui brillait dans ses yeux d'habitude si mornes et si tristes. Pendant quelques secondes cette physionomie sembla transfigurée. On eût dit vraiment que c'était la liberté complète qu'on lui annonçait là, ou que sa grâce lui était accordée, ou que la justice, retrouvant le véritable meurtrier de Savenay, avait reconnu son erreur.

A la presqu'île Duclos, il eut une case à lui avec un jardin qu'il put cultiver. En dehors de son métier de serrurier, il avait appris celui d'ébéniste, pour son plaisir, pour réparer lui-même ses meubles et s'en fabriquer. A la presqu'île Duclos, il utiliserait ce talent artistique et vivrait ainsi peut-être de besognes qu'il expédierait à Nouméa, et de commandes qui lui seraient faites par différents colons établis sur la grande terre.

A peine installé dans sa paillote, Jordanet fit le tour du pénitencier pour se rendre compte de l'endroit où il allait vivre.

Ce qui l'intéressait surtout, — n'est-ce pas là ce qui intéresse le plus tous les prisonniers ? — c'étaient les mesures de surveillance prises par l'administration pour réprimer les révoltes ou pour empêcher les évasions.

Les révoltes, Jordanet n'y songeait guère. Mais l'évasion ! Du jour, où, à Toulon, il avait mis le pied sur la "Danaé", ce pauvre homme, triste, silencieux, n'avait plus eu qu'une pensée : s'évader !

Il n'eut, en cela, de découragement qu'un jour, lorsqu'il voulut se tuer. N'ayant pas réussi, il ne recommença plus. Mais pas un seul jour la pensée ne le quitta.

Jordanet se rendait compte que l'un des facteurs qui combattaient pour lui et facilitaient son évasion était avant tout la dissimulation profonde. Sa tristesse et son mutisme le servaient admirablement. Inspirer autour de lui la confiance d'abord, ensuite profiter de la première occasion qui se présenterait pour s'enfuir. Sa résolution était prise. Il attendit.

Un mois s'écoula. Le ciel restait immuablement bleu. Pourtant, un matin, lorsqu'il descendit de son lit de feuilles sèches, tassées entre quatre planches, Jordanet distingua vers le nord un léger nuage blanchâtre. Ce n'était rien, grand comme un mouchoir de poche. Mais vers midi, cela se développa singulièrement, la moitié du ciel en fut couverte ; et les nuages étaient d'une couleur cuivrée effrayante recelant la foudre et la ruine.